

Fer météorique

Sacralité du fer minéral et du forgeron en Afrique Occidentale

par

P. KNOPS, s.m.a.

Dans une communication donnée en octobre 1959 à la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire nous avons fait allusion à la croyance de nombreux noirs de l'Afrique Occidentale au caractère sacré du fer, de l'opération de la fonte du minerai, et de l'artisan qui transforme le minerai en métal et forge les outils.

Tout en rappelant le rituel propre à ces travaux des mines, des fours et de la forge, suivi toujours rigoureusement dans certaines ethnies avec lesquelles nous avons eu des contacts prolongés, il est utile de présenter, à titre explicatif et comparatif, certaines données livrées par l'archéologie et la mythologie, afin de souligner la haute ancienneté de la foi en la sacralité du fer. Bien que les noms des personnages mythologiques n'aient guère d'importance, il est toutefois certain que ce n'est pas le mythe qui a donné naissance à une croyance, mais que ce sont les faits culturels et les pratiques courantes d'une foi, qui ont engendré ces récits fabuleux. On peut avancer à ce propos que la culture des temps préhistoriques, où le mythe était probablement l'alpha et l'oméga de toute l'existence humaine et de tout ce qui était susceptible de l'influencer, semble s'être cristallisée dans la mythologie.

Nous croyons donc :

1. — que dans des temps reculés, historiquement peu contrôlables, et coïncidant avec la découverte et les premières utilisations du métal ferreux, il s'est formé un *culte du fer*, lequel s'est répandu rapidement par toute la terre habitée, et dont l'agent diffuseur principal était sans doute l'artisan lui-même, toujours à la recherche de sa matière première et en déplacement pour les besoins de sa clientèle. Rappelons comme exemple de son va-et-vient que jusqu'à l'époque moderne l'étain néces-

saire pour l'alliage du bronze en Afrique occidentale, était acheminé depuis les mines d'extraction du Bautchi, situé au sud du lac Tchad, jusque dans la Côte d'Ivoire, soit sur une distance de 2 500 km à vol d'oiseau, et que le cuivre y parvenait par voie de terre depuis Tripoli, à plus de 3 000 km.

2. — que l'origine du culte du fer et de la sacralité de son artisan se situe chez l'ancêtre direct du minerai ferreux qu'est le *fer météorique*, et chez l'homme qui polissait entre autres le météorite au néolithique. A ce propos le Professeur G. Dossin, de l'Institut Supérieur d'Histoire et de Littératures Orientales, de l'université de Liège, nous écrit : « Dans la métallurgie africaine où l'on s'est servi de minerais météoriques, il paraît bien qu'il y a une relation entre le fer météorique et la sacralité ». (Lettre du 4 août 1960).

Les *météorites* ont impressionné l'homme archaïque. En analysant la mythologie issue de cette émotion, on y découvre un mélange de respect et de crainte. Pour les Troyens la statue de Pallas, — le célèbre palladion qui passait pour être le gage de la conservation de la ville —, était tombée du ciel. On attribuait une provenance céleste au cône d'Elagabale, et à la statue d'Arthémis. Nous savons quelle valeur spirituelle et matérielle était donnée en Phrygie au météorite de Pessimonte vénéré comme Cybèle, et d'une importance telle, que les Romains s'en emparèrent pour le placer sur les bords du Tibre. Nous connaissons aussi le pouvoir magique de la Ka'aba de la Mecque, chère aux alchimistes. A tous on attribuait une force fabuleuse praeternaturelle : protection, fertilité, maternité.

Si dans l'agriculture africaine occidentale le rôle des forgerons est resté capital, c'est plus qu'un simple souvenir des météorites et de leurs polisseurs, associés à des dieux et à des rites de fertilité, comme ce culte de Cybèle en Phrygie et celui d'Athéna à Troie. Quand en même temps les femmes des forgerons, comme c'est le cas chez les Sénufo, tiennent certains rôles de premier ordre dans les initiations féminines et dans le rite de l'excision clitorienne des jeunes filles, cérémonies qui rendent les sujets symboliquement aptes à la fécondité maternelle, on retrouve là peut-être des coutumes pareilles à celles qui ont donné lieu à la naissance des anciennes fables mythologiques.

Et ce n'est pas exclusivement chez des peuples dits primitifs de continents éloignés qu'a existé la foi en la valeur des météorites : elle a été vivace sur notre 50^e parallèle au moyen-âge, et a même laissé ça et là des traces jusqu'au XX^e siècle. Ayant trouvé vers mes dix ans un météorite, que je rapportais à la maison, je fus accueilli ce jour-là avec des marques de sympathie peu habituelles.

Parce que l'homme, qui devait vivre à peu près exclusivement des produits de la terre et dépendait donc de la fertilité du sol, n'avait pas les météorites à sa disposition selon son bon gré et ses besoins, il les a généralisés. Il a ainsi enrichi de vertus magiques identiques les pierres ou dents de la foudre, haches lithiques trouvées incidemment, dont il a oublié l'origine et la destination fonctionnelle, et qu'il a dotées parfois d'une mythologie. De ce besoin de généralisation sont nés encore des emblèmes figurant l'éclair zigzaguant. A la suite de ce processus on verra Zeus, père des dieux, porter l'éclair dans la main gauche, et on retrouvera l'image de la foudre, mais cachée soigneusement, chez les forgerons et les chefs sénufo dans le but de fertiliser le sol par la chute de la pluie. Comme les besoins et les désirs des hommes sont illimités, l'utilisation des météorites, du fer, et de leurs succédanés a été étendue pour les satisfaire. Les haches lithiques nombreuses trouvées dans des cavernes de la Crète, et en Phocide près du Mont Parnasse, ont eu sans doute une destination magique. De même chez les Aztèques : à Cortez, leur demandant la provenance de leurs couteaux en obsidienne, qui avaient pour eux plus de valeur que l'or, les chefs aztèques indiquèrent le ciel. Certains Bédouins de l'Arabie possédaient des cimenterres en fer météorique : les guerriers qui les maniaient, étaient invincibles. De même voit-on des indigènes de l'Afrique Occidentale portant une hache lithique au poignet, au cou ou à la ceinture, et trouve-t-on dans leur culte des statues de fertilité appelées en langue baulé « mbotumba » et « ndyadan », connues des collectionneurs du nom de « singes baulé », ayant cette hache au dos ou au cou. Les Sénufo donnent à ces haches plusieurs noms : « niène-kadène » (pierre du ciel), « zague-kadène » (pierre de la pluie), « tingui-kadène » (pierre de la foudre), comme les Anglais les désignent vulgairement par « God's axes », et les Allemands par « Donnerkeil ».

La mythologie, laquelle repose sur un fond historique, sur des données de la vie des peuples, sur leurs besoins élémentaires, sur leur histoire culturelle, associe le culte du fer météorique à celui de la foudre. Fulminant, foudroyant, maître et arbitre du tonnerre, dieu qui lance la foudre, voilà dans la littérature autant d'épithètes de la divinité la plus puissante de l'Olympe, représentée d'ailleurs dans la statuaire tenant l'éclair. L'association mythique foudre — pierre de la foudre — fertilité est résumée par Virgile dans les Géorgiques, là où le poète met en évidence les bienfaits de l'orage : « les Cyclopes forgent la foudre que le père des dieux lance souvent vers la terre (...) pour la fertiliser (...) ». Quoi de surprenant qu'elle se soit maintenue jusqu'aux temps actuels chez les peuples de l'Afrique, spécialement ceux que certains ethnographes ont appelés « les attardés ». Des chefs soudanais se servent d'images en fer figurant la foudre pour provoquer une chute de pluie en cas de sécheresse.

Leurs forgerons aussi en détiennent et en font usage pour des activités magiques : cette caste de micro-Jupiters a d'ailleurs le pouvoir de maîtriser l'éclair, de le détourner de ceux qu'ils protègent, et de le diriger vers d'autres. Ultérieurement et par généralisation les haches polies trouvées accidentellement, sont, comme les vrais météorites, devenues sacrées surtout pour leur valeur fertilisante. Mais dans la suite le primitif s'est demandé si en dehors de cette propriété elles n'en avaient pas d'autres. Il a donné la réponse en les portant sur lui comme agent protecteur, en en préparant une médecine pour rendre les forces aux malades : il fait macérer la hache dans de l'eau, que le malade avale pour s'en assimiler les propriétés curatives.

Quand dans la suite furent découverts le minerai terrestre, le secret de sa fusion et de son durcissement par la chaleur, et son achèvement dans la forge, cette sacralité des météorites fut communiquée au métal nouveau. On comprendra cette transmission par les explications suivantes.

D'après les conceptions géologiques des autochtones de l'Afrique occidentale, le minerai de fer provient de la foudre, donc des météorites mêmes. En tombant du ciel, il pénètre dans le sol, où il se pulvérise, et où, par son incandescence, il se mélange à la matière terrestre, laquelle devra en être séparée par le traitement de la fonte. De fait, selon notre constatation personnelle sur place, la foudre tombe de préférence aux endroits riches en roches ferrifères, et sans doute par attraction aimantine. Ignorants au sujet de la pré-existence du minerai dans le sol et de cette action attractive, les forgerons trouvent et extraient en ces endroits la matière première, qu'ils considèrent en toute logique comme pourvue de sacralité. De là provient tout un complexe mythico-rituel de tabous, de rites magiques, de sacrifices et de purifications, qui préside à ce travail. Un caractère sacré est attaché au fait d'extraire, broyer, laver, fondre, affiner le fer, forger des outils, et même de manier les plus importants d'entre eux. Quant aux hauts fourneaux, leur érection est soumise aussi à un véritable rituel. De même les outils qui servent à ces opérations successives, masses, houes, piques, broyeurs en pierre ou en métal pour l'extraction, enclume, marteau, pinces ou tenailles pour la forge, sont aimantés de cette sacralité par le contact, de sorte qu'ils ne peuvent être touchés ou utilisés que par les seuls mâles de la caste des forgerons, exempts d'impureté morale, et ayant parcouru tous les degrés de leur initiation.

Le forgeron lui-même participe à une sacralité *certaine*, quoique dans l'appréciation des indigènes il ait pratiquement un caractère nettement ambivalent. Tantôt il est estimé au point d'être considéré comme le bienfaiteur principal : n'y a-t-il pas chez les Dogon et ailleurs des chants et des danses à la gloire du forgeron, ce démiurge qui apporta sur la terre et dans son marteau les semences pour les culture tradition-

nelles, enseigna aux humains l'usage du feu et de la potasse, et leur apprit le rythme qui provoque la chute de la pluie, au point que certaines statues de la fertilité, même féminines, représentent un forgeron pourvu d'attributs professionnels ? N'a-t-on pas mentionné les forgerons bambara chargés de l'investiture du nouveau roi ?

Ailleurs par contre cet homme du fer est méprisé. Une grave insulte pour un Sénoufo est de l'appeler « fonon » ou « forgeron ». Souvent aussi la conjonction de ce respect et de ce mépris s'opère-t-elle dans la même ethnie : estimés pour leurs capacités artisanales et magiques, les forgerons y occupent une position sociale déconsidérée et à l'écart du groupe principal, qui évite tout mélange de sang avec eux. S'il est certain qu'en Afrique Occidentale, de même qu'au Sahara, en Mauritanie et dans le Hogar, cette ambivalence est attribuable à la magie et à la sorcellerie pratiquée également par de nombreux individus de la caste artisanale, elle peut aussi s'expliquer par l'histoire culturelle de chaque groupe aborigène. Pour les groupes à prédominance paysanne, où il est censé avoir apporté les outils pour le labour, les graines pour les semences, la pluie pour les récoltes, il va de soi qu'on est bien disposé envers le forgeron. Chez les populations qui vivent de la chasse, de la pêche et de l'élevage dans le Nord du Soudan et aux environs du Tchad, où le fer et les outils sont d'une utilité secondaire de sorte que cet artisan n'y joue pas le même rôle éducateur et civilisateur, il est certain qu'il est méprisé. Si des tribus soudanaises et guinéennes aujourd'hui agricoles manifestent simultanément ces doubles sentiments à l'égard du forgeron, on peut l'expliquer par ce que l'agriculture est chez elle d'introduction relativement récente, et par l'hypothèse que ces peuplades ont pu subir, et certaines l'ont subie de fait, une domination étrangère. Les Anciens aussi méprisaient leurs artisans. Cicéron ne prétend-il pas qu'il est impossible d'être un homme convenable dans un atelier de travail ? En Grèce on refusait les honneurs civiques aux artisans, y compris les artistes et les sculpteurs : dans son *Périklos*, Plutarque traite des artistes, tels que Phidias et Archilochos, avec une absence complète de respect. Et la mythologie n'exprime-t-elle pas toute son aversion pour les Cyclopes, qui forgeaient pourtant la foudre pour Zeus, en les représentant avec la déformation hideuse de « rouler un œil de sang dans une orbite horrible », comme le dit un poète ?

Mais par ses fonctions de magicien indispensable pour la fertilité, par son exorcisme de la brousse peuplée de génies malfaisants et par la destruction des arbres de la future plantation qui en sont l'habitable, par le forgeage des grandes houes aratoires, par la guérison de malades traités avec l'eau où il a trempé son acier et après intervention de sacrifices sanglants sur son enclume, par son rôle dans l'investiture de rois, par l'intervention de sa conjointe dans l'opération de l'excision et

dans les rites de l'initiation des filles, ainsi que dans la protection de ceux qui utilisent la poterie qu'elle façonne, protection contre les maladies et les maléfices garantie par des signes pariétaux qu'elle y imprime, ce forgeron est l'objet d'un respect profond renforcé de crainte pour ses pouvoirs surhumains. Serré dans un étau d'interdits rigoureux, assujéti à une initiation spéciale, tenu à une vie morale sévère et par conséquent à des purifications rituelles renouvelées à chaque reprise de contact avec le minerai, le métal et ses outils traditionnels, contraint à l'endogamie et à une vie à part dans un quartier ou un hameau réservé exclusivement à sa caste, le forgeron ouest-africain contemporain est vraiment un homme au-dessus du commun, un être tabou à caractère transcendant, privilégié, et sacré comme la matière avec laquelle il est quotidiennement en contact.

Nous ne terminons pas par une conclusion, mais nous posons avec les préhistoriens, une question, à laquelle les recherches de ceux-ci n'ont guère donné de réponse.

Dans l'atelier rudimentaire et le sac d'outils primitifs du forgeron on peut rencontrer, quoique de plus en plus sporadiquement, et surtout encore en des localités abritées par la brousse et les champs contre les influences destructives étrangères, des enclumes, des masses, des concasseurs de minerai en matière lithique. Dans les villages du commun existent de même certains vestiges en pierre : des ustensiles ménagers, tels ces pierres plates polies et légèrement courbes aux deux bouts et des rouleaux, employés les uns et les autres pour égrener le coton et le capoc, aplatir et rendre flexibles les écorces dont seront confectionnés des vêtements et des housses rituelles; tels aussi ces autres pierres, sur lesquelles, au lieu de planches, les lavandières battent la lessive; tels encore ces pilons à grosse tête pour broyer le piment et moudre des graines d'assaisonnement. Sur le corps humain masculin et féminin on peut apercevoir des objets assez décoratifs, en matière lithique, mais à signification rituelle évidente ou seulement hypothétique : anneaux fermés polis pour les bras et les poignets; pendentifs percés rudimentairement à partir de chacune de leurs extrémités, et dont la perforation ne concorde pas exactement.

Des griots, gardiens des traditions et de l'histoire du lieu, et des chefs sénoufo attribuent tout ce matériel en pierre au travail du forgeron. Ces forgerons ne seraient-ils pas alors les descendants et les continuateurs des tailleurs et des polisseurs de pierre de la préhistoire? Et ceux-ci à leur tour, plus proches des origines de la mythologie antique que ne le sont nos forgerons africains actuels, auprès desquels on retrouve cependant des vestiges concordant avec les fables mythologiques de l'Antiquité, n'auraient-ils pas été, à leur époque, nimbés de la même auréole de sacralité que ces descendants lointains, nos contemporains?